

## BIBLIOGRAPHIE

JOURNAL INÉDIT DE JEAN-BAPTISTE COLBERT, marquis de Torcy, de 1709 à 1711  
publié par FRÉDÉRIC MASSON. — Paris, Plon, Nourrit et C<sup>e</sup>, 1884, 1 vol. in-8.

Malgré les recherches des fureteurs de bibliothèques et d'archives, il reste donc encore de l'inédit, cette passion, cette folie des historiens modernes ! Nous n'en faisons pas fi, tant s'en faut, mais encore est-il permis de souhaiter que ce inédit nous apprenne quelque chose, et qu'il ne se borne pas à ressasser sous une autre forme ce que nous connaissions déjà. C'est la qualité qui distingue, entre beaucoup d'autres, la publication nouvelle de M. Frédéric Masson, un érudit familier avec toutes les grandes collections publiques ou privées de l'Angleterre, un savant devant lequel s'ouvrent les portes des trésors littéraires les mieux défendus de la jalouse Albion. Le journal du marquis de Torcy, secrétaire d'État des affaires étrangères en France pendant les années 1709 à 1711, avait jusqu'ici échappé aux investigations des curieux : un amateur anglais, M. Morrison, le conservait intact, sous sa reliure de maroquin citron doublée de soie et d'or, et fermée par une serrure artistement ciselée. C'était l'autographe lui-même du ministre de Louis XIV, écrit au jour le jour, à l'issue des séances du Conseil, où se délibérèrent toutes les mesures de salut public qui arrachèrent en 1710 la France du grand roi aux étreintes de l'Europe coalisée. C'était le témoin authentique, irrécusable des angoisses et du patriotisme du ministre vigilant et éclairé aux efforts duquel nous devons la conservation de notre intégrité nationale à cette époque et la paix d'Utrecht de 1713. Rien n'était mieux fait pour éveiller l'intérêt de M. Frédéric Masson, ni pour le déterminer à reproduire ce journal demeuré inconnu, dont peut-être nous retrouverons plus tard la première partie. M. Masson vient donc de le publier avec des notes qui en accroissent encore la valeur, et l'on peut dire que jamais publication historique n'a été plus opportune.

Elle venge en effet Louis XIV des accusations imméritées et ingrates qui ont été dirigées récemment contre l'égoïsme prétendu des dernières années de son existence ; elle venge le plus honnête et le plus désintéressé de ses ministres, le plus laborieux de ses hommes d'État de l'incompréhensible oubli dans lequel le laissa la Régence d'abord, la postérité ensuite. Elle nous montre la France épuisée, haletante, mise presque au ban des nations, à la veille d'une mutilation suprême, mais son roi au-dessus de sa fortune ; elle nous apprend comment la diplomatie parvint à conjurer les effets des désastres de Ramillies et d'Hochstett

et comment, à elle-seule, elle répara les fautes de nos généraux ; elle nous enseigne ce que peut l'art de négocier pour le salut d'un peuple, non seulement quand le négociateur est habile, mais surtout lorsqu'il est honnête, ferme, infatigable, persévérant. Le marquis de Torcy était tout cela : il avait plus que des vues élevées, plus qu'un sens exact des besoins et des intérêts de la France, il avait une indomptable fidélité à son souverain, une foi entière aux destinées comme au génie de son peuple ; il sauva l'un et l'autre par sa ténacité non moins que par sa prudence, autant par son esprit de suite que par son soin de ne négliger ni un humble serviteur ni la moindre des occasions.

M. Frédéric Masson s'est épris de son sujet, et il n'a pas tort : nous en connaissons peu qui prouve mieux le ressort et l'énergie de notre vieille race. Il s'est également épris de Torcy lui-même, qu'il proclame le plus grand des secrétaires d'État de Louis XIV, et il a raison, car dans les premières années du dix-huitième siècle, Torcy et Pontchartrain sont les deux figures, sinon les plus brillantes, du moins les plus pures de toutes celles que l'on rencontre dans les conseils du *Roi-Soleil* dont les rayons affaiblis étonnaient encore l'Europe. Pourquoi veut-il nous faire de cet habile et correct négociateur un janséniste, presque un réformé ? Est-ce pour le grandir, est-ce pour l'abaisser ? Ni l'un ni l'autre peut-être ; mais Torcy ne méritait aucun de ces noms : ses véritables ancêtres ne sont ni Calvin, ni Saint Cyran, pas même les Arnault dont il ne se rapprochait que par sa femme, ce sont plutôt les Suger, les Joinville, les Jeannin, et aussi les Bossuet, dont il a toute l'orthodoxie monarchique et religieuse.

HENRI BEAUNE.

HISTOIRE GÉNÉRALE DES ÉMIGRÉS PENDANT LA RÉVOLUTION  
FRANÇAISE, par M. FORNERON. — Paris, Plon et Nourrit, 1884, 2 vol. in-8.  
— Prix : 15 francs.

On formerait une nombreuse bibliothèque avec tout ce qui a été écrit déjà sur la Révolution française, tant ce sujet est vaste et peut être traité de diverses manières. Tout n'a pas été cependant dit encore sur cette douloureuse époque de notre histoire qui vit sombrer la grande et brillante société de nos pères et émerger un monde nouveau sur lequel, si Dieu ne les détourne, viendront fondre, et avant peu, de nouvelles et sanglantes calamités. Un habile écrivain, l'auteur de *l'Histoire de Philippe II* et des *Ducs de Guise*, M. Forneron, s'est donc attaché à refaire une page, bien incomplète jusqu'à présent, de cette lamentable époque, celle de l'émigration. « On a oublié jusqu'ici, dit-il avec raison, de peindre cette grande colonie d'exilés variant ses peines de la diversité des climats. Les documents se perdent, la tradition s'efface, d'autres maux, peut-être, vont faire oublier ceux qu'a produits cette catastrophe. Le vieux monde a disparu pour jamais, on ne connaît pas son agonie, les cris de douleur ont été étouffés. » Toutefois, M. Forneron n'aborde son sujet qu'après une excellente esquisse des événements accomplis depuis le premier jour de la Révolution jusqu'à l'heure néfaste, où l'élite de la nation se vit dans la cruelle nécessité d'aller chercher sur la terre étrangère la sécurité qu'elle ne trouvait plus en France. Dans cette esquisse, se rencontrent des pages des plus vraies sur l'esprit, les mœurs, les habitudes, les vertus et les vices du vieux monde que la philosophie dissolvante des sectaires, d'alors avait empoisonné, comme les sectaires de nos jours empoisonnent le

générations actuelles, par leurs odieuses doctrines. Toutes les bases de la société avaient été renversées ; il n'y avait plus ni loi, ni police, ni justice, ni sécurité : « On ne pouvait plus exister, écrivait alors une femme célèbre, sur cette terre de désolation ». Les Jacobins étaient devenus les maîtres de la situation. Lutter également contre eux était devenu impossible, les châteaux étaient en flammes, les prisons regorgeaient de suspects et, journellement, on fauchait les plus illustres têtes.

Mais les routes sont dangereuses ; les Jacobins les surveillent, il leur fallait du sang, et pour leur échapper « les émigrés s'en vont, les uns à pied, avec leurs hardes au bout d'un bâton, les autres sont dans des voitures souillées de boue. Tous partent, mais pleins d'illusions ; chacun croyait rentrer bientôt. » Hélas ! il devait en être autrement, et M. Forneron a présenté le plus saisissant tableau des longues vicissitudes, sur le sol étranger, de tant d'hommes dignes d'un meilleur sort, mais mal inspirés souvent dans leurs plans politiques, souvent mal dirigés et mal secondés par les puissances étrangères, qui ne comprirent pas toujours qu'il était de leur propre intérêt d'opposer une digue à la Révolution. La fortune leur est contraire aussi sur les champs de bataille ; ils avaient espéré reconquérir leur patrie les armes à la main ; l'ineptie du roi de Prusse et de l'Autriche laissa anéantir l'armée dite des princes et la division se mit aussi dans leurs rangs. La plus affreuse misère les attend, et il n'est pas de plus douloureux spectacle que celui de tous ces fils d'illustres familles, errants, pauvres, dédaignés, repoussés même sur la terre d'exil, pendant que leurs châteaux brûlent, leur patrimoine, volé par la nation, est vendu à vil prix par elle, et que leurs parents et leurs amis que la vieillesse ou les infirmités ont retenu en France, périssent, pour la plupart sous la hache de la Révolution. Mais, enfin, des jours meilleurs reviennent. Le général Bonaparte, victorieux dans tous les combats, est porté au pouvoir par acclamation, et rouvre les portes de la France à tous ces malheureux, malgré les Jacobins qui ont encore un reste d'influence. Tel fut la triste odyssée des descendants de tant de familles qui avaient aidé nos rois à fonder le glorieux et grand édifice de la Monarchie française, renversé par la Révolution et à la place duquel notre pauvre France, qui n'a d'oreilles que pour les jongleurs qui la fascinent, la volent et la ruinent, n'a pas pu, depuis près d'un siècle, voir s'élever un gouvernement durable. Le livre de M. Forneron sera un grand enseignement pour elle, car c'est une histoire vraie et impartiale de la fin de notre vieille et glorieuse société française et de la naissance du monde nouveau, qui n'a pas encore pu trouver une base solide et stable. Il devait assurer le bonheur de la France, et on attend encore en vain la réalisation de ses fallacieuses promesses.

X. X.

COMTE ALEXANDRE DE PUYMAIGRE. — SOUVENIRS SUR L'ÉMIGRATION,  
L'EMPIRE ET LA RESTAURATION, publiés par le fils de l'auteur. —  
Paris. Librairie Plon, 1884. — Un vol. in 8°.

Émigré, dépouillé de ses biens par une République qui faisait graver le mot de Liberté sur tous les murs, rentré en France, puis placé dans l'administration par l'Empereur qui n'avait rien de libéral, nommé préfet par la Restauration et persécuté par le Gouvernement de 1830, M. le comte de Puymaigre consacra les loisirs forcés que lui avait faits le roi Louis-Philippe à rédiger des Mémoires

qui embrassent toute la carrière parcourue par lui. Demeurés inédits du vivant de l'auteur, ils sont aujourd'hui livrés à la publicité par son fils.

Personne, je crois, ne regrettera les heures qu'il aura consacrées à cette lecture. Ces Mémoires, en effet, présentent des qualités d'impartialité, de simplicité, un cachet de vérité, un ton constant de bonne humeur, qui en font un livre des plus attrayants. On y chercherait en vain la trace d'un préjugé, d'une opinion dictée par le ressentiment ou par un parti-pris contre les hommes ou contre les choses. M. de Puymaigre est un philosophe aimable, et en même temps un homme de caractère et un homme de bien : au lieu de s'attarder à des doléances superflues, il cherche à s'accommoder aux événements, sans jamais désespérer, même quand l'avenir se présente à lui sous les aspects les plus sombres. Il fait allégrement et bravement son service à l'armée de Condé qu'il accompagne en Russie, lorsque les émigrés passent à la solde du czar. De retour dans sa patrie, lorsque la tourmente révolutionnaire se fut un peu apaisée, il se met en quête d'une position et finit par trouver une place dans l'administration des droits réunis. Sans doute il eût préféré autre chose ; mais à refuser la situation qui lui était offerte, il eût risqué de faire comme le héron de la fable. Dans ses modestes fonctions, M. de Puymaigre déploya le même zèle qu'il eût mis à remplir un poste plus en harmonie avec ses facultés et ses goûts. A la fin de l'Empire, nous le trouvons à Hambourg où il occupe une place élevée dans l'administration.

Le retour de l'île d'Elbe ne lui fit point oublier le serment qu'il avait prêté au roi Louis XVIII qu'il considérait comme son légitime souverain. Il ne se joignit pas cependant à la foule des courtisans qui se pressaient sur la route de Gand ; mais il se tint à l'écart, dans une retraite modeste, attendant les événements.

Sa fidélité fut récompensée par une nomination de préfet. Il exerça cette fonction successivement dans plusieurs départements, dans le Haut-Rhin, dans l'Oise, enfin dans Saône-et-Loire où le surprit la Révolution de 1830. La substitution de la branche cadette de Bourbon à la branche aînée clôtura définitivement sa carrière assez agitée, comme on voit, et le rendit à la condition privée.

Il ne faut pas demander à M. de Puymaigre de vastes considérations sur l'histoire des temps où il a vécu ; il n'embouche jamais la trompette épique et n'arme pas non plus sa main du fouet de Juvénal. Les événements auxquels il ne s'est pas trouvé mêlé, il n'y touche que légèrement, pour les indiquer en passant ; d'autres fois il les passe entièrement sous silence. Le fond de son récit, ne l'oublions pas, c'est sa propre vie. Il dépeint les milieux dans lesquels il s'est rencontré, il raconte les événements dans lesquels il a été acteur. On ne découvrira certainement dans ces *Mémoires* rien de bien saillant, de bien nouveau, rien qui jette d'inattendues clartés sur quelque point d'histoire encore obscur. Mais l'on apprendra à connaître par le menu les habitudes, les mœurs intimes, parfois si curieuses de ces époques profondément agitées. Il dit :

J'étais là, telle chose m'advint.

Vous y croirez être vous-mêmes.

Comme tout particulièrement intéressantes, je dois citer les pages dans lesquelles M. de Puymaigre raconte la façon dont était administrée la ville de Hambourg, violemment incorporée à l'Empire, le soulèvement qui éclata lorsque les habitants apprirent les défaites de Napoléon, et le siège de la ville par les

armées alliées. Il y a beaucoup à dire maintenant encore sur la condition des pays englobés dans les frontières de l'Empire créé par le grand homme, et l'on pourra consulter avec fruit le passage que je viens d'indiquer.

J'ai dit qu'un des charmes des *Mémoires* de M. de Puymaigre, c'était l'air de bonne humeur, de saine philosophie que l'on y respirait. Sans être caustique, l'auteur ne s'interdit pas, quand l'occasion s'en présente à lui, d'émailler sa prose de quelques réflexions assez fines. Faisant le portrait du conventionnel Jean-Bon Saint-André, il raconte que cet homme, autrefois si sanguinaire, dont Robespierre et Danton durent calmer le zèle, était heureux comme un enfant, du titre de baron que l'Empereur lui avait accordé et qu'il n'était d'endroit où il ne fit appliquer ses armoiries de fraîche date. Et il termine par ces quelques lignes : « Messieurs les républicains, et vous, gens à idées libérales, vous nous reprochez notre vanité, que du moins nous savions dissimuler avec grâce et sans humilier personne; vous êtes plus avides que nous de titres, de distinctions féodales, et quand vous les avez et que vous y joignez le pouvoir, vous pressez de tout votre poids sur le pauvre peuple ».

C'est là une proposition qui n'a pas vieilli et qui, de nos jours encore, pourrait, je crois, se démontrer sans trop de peine.

L'impartialité de M. de Puymaigre le fait se montrer assez sévère pour la foule de ceux qui assiégèrent les Bourbons à peine rentrés en France et auxquels ceux-ci eurent le tort de dispenser la plus grande part de leurs faveurs, tandis qu'ils laissaient de côté ceux dont la vie s'était passée à lutter et à souffrir pour leur cause. « Il faut dire la vérité, les émigrés qui ont pu être et qui ont été réellement utiles à la cause royale sont, à très peu d'exceptions près, ceux qui avaient pris des emplois quelconques sous l'Empire, parce qu'ils n'étaient pas restés étrangers aux mœurs françaises, qu'ils s'étaient ralliés à des idées nouvelles, qu'ils ne choquaient pas l'orgueil national par des propos inconsidérés. Quant aux hobereaux demeurés physiquement et moralement stationnaires dans leurs castels, quant aux gentilshommes qui tombaient des nues ou des pays étrangers, après vingt-cinq ans d'absence, ils n'étaient guère propres à faire aimer la royauté ».

Il me serait facile d'accumuler une foule de citations qui toutes dénotent chez leur auteur un sens pratique excellent, une conception judicieuse, en même temps qu'une appréciation généralement indulgente et modérée des faits. Je renvoie le lecteur au volume. Qu'on me permette seulement, pour finir, de rappeler le monumental arrêté que fit afficher à Wesel, où il était préfet, un certain M. Boula du Colombier, alors que les adversaires du régime impérial faisaient courir le bruit de la mort de Napoléon. Il débutait en ces termes : « Considérant que des malintentionnés, etc., avons arrêté : ART. 1<sup>er</sup>. L'Empereur n'est pas mort. »

Page à graver en lettres d'or dans les annales du fonctionnarisme.

CH. LAVENIR.

NOTA. — L'abondance des matières nous oblige à remettre au prochain numéro la suite du compte-rendu des livres nouveaux.